

Élodie Valette

## Lacan : pour une approche symbolique de la différence des sexes \*

Ce travail s'insère dans un travail plus large sur la question du traitement de la différence sexuelle en psychanalyse. Il propose de présenter les apports de Lacan dans ce domaine, et leur évolution, à partir de deux séminaires : *La Relation d'objet* d'abord, qui s'est déroulé en 1956 et 1957, et *Encore*, en 1972 et 1973.

Comme toujours, Lacan opère un retour à Freud, et c'est donc brièvement de la pensée freudienne que nous partons ici, et des questions d'importance auxquelles il a proposé d'apporter des réponses : comment devient-on un homme ? Comment devient-on une femme ? Quel est le lien entre homme et femme ? Y a-t-il un ou plusieurs sexes ? L'anatomie est-elle, comme l'écrivait Freud en 1923, le destin <sup>1</sup> ? Plus précisément encore, comment une femme constitue-t-elle son objet de désir et d'amour ? Comment un homme fait-il quant à lui ? Comment la castration y entre-t-elle en jeu ? Comment le phallus peut-il prendre fonction entre les sexes ?

Résumons les éléments-clés de la pensée freudienne de la différence sexuelle, avant de se pencher sur les apports de Lacan en ce domaine.

Pour Freud, d'abord il y a différence sexuelle, il y a deux sexes. Cette binarité est structurante dans le devenir de l'enfant, qu'il soit garçon ou fille. Il s'agit, pour Freud, de se positionner et de devenir une femme ou un homme.

Ensuite, la libido est masculine, la présence ou l'absence de pénis déterminant le devenir homme ou femme. Chez le garçon, la menace de castration est motrice du développement. Chez la fille, c'est l'envie de pénis qui est à la base de la construction psychique de l'identité féminine. Cela débouche sur une forme – non interrogée au regard des structures sociales – de subordination de la femme à l'homme, qui passe d'une dépendance au père à une dépendance à l'homme qui sera son amant. Sol Aparicio le résume ainsi : « Les destins de la féminité, telle que Freud tâche de la concevoir

tout en avouant qu'il ne vient pas à bout de l'énigme, passent toujours par le phallus. Qu'il s'agisse de le désirer, ayant reconnu qu'on ne l'a pas, de le revendiquer, n'admettant pas de ne pas l'avoir, ou d'y renoncer<sup>2</sup>. » Plus largement, l'une des conséquences importantes de la théorie freudienne du complexe de castration est un rejet du féminin : comme le pointe Marjolaine Hatzfeld, Freud, dans « Analyse avec fin et analyse sans fin » (1937), souligne le caractère d'impasse de la castration : « Côté femme, ce complexe s'exprimera par cette "aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin (*das Streben nach...*)", côté homme, par ce hérissément, cette répugnance (*das Sträuben gegen...*) à avoir envers un autre homme une position "passive ou féminine", passive *parce que* féminine *parce que* castrée<sup>3</sup>. » Dans tous les cas, le féminin fait l'objet d'un « refus », qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme. Confronté à ce constat qu'il retrouve dans la clinique à la fin des analyses, Freud aboutit à une impasse apparente de la cure analytique. C'est ainsi qu'il met de nouveau en avant la dimension biologique, dont il s'était pourtant détaché à plusieurs reprises : « Le rejet de la féminité ne peut *évidemment* rien être d'autre qu'un fait biologique<sup>4</sup> » (sous-entendu : puisque c'est ce qui résiste à la cure et reste à l'issue de la cure). Notons néanmoins que certains lecteurs de Freud décèlent dans ses textes un rapport à la masculinité et à la féminité présenté comme symptomatique, et en aucun cas prescrit par une quelconque réalité biologique<sup>5</sup>.

Enfin, l'identification à un sexe féminin ou masculin doit s'accompagner d'un choix d'objet hétérosexuel. Le complexe d'Œdipe trouve une résolution satisfaisante s'il aboutit à l'hétérosexualité, l'homosexualité étant présentée, pour aller vite, comme une fixation ou une régression à un stade précœdipien<sup>6</sup>, autrement dit un ratage.

La lecture lacanienne de Freud se démarque en particulier en ce qu'elle distingue le pénis, organe réel, du phallus symbolique et signifiant du désir. Lacan en ce sens rompt avec l'anatomie et le biologique pour proposer une approche symbolique de la différence des sexes. Nous repérons néanmoins plusieurs temps dans le développement de la pensée lacanienne, et des évolutions, des ruptures, qui méritent que l'on s'y attarde. Dans les critiques portées contre la psychanalyse lacanienne, en effet, cette évolution et ces postures variables au fil des années ne sont pas toujours traitées, d'où le choix ici de s'intéresser à deux temps de la pensée lacanienne, au début et à la fin de son enseignement.

## La conception lacanienne des concepts de castration et de complexe d'Œdipe, et ses conséquences sur le traitement de la différence sexuelle

Dans le *Séminaire IV, La Relation d'objet* (1956-1957), Lacan revisite les notions de castration et de complexe d'Œdipe, en particulier dans les chapitres XII et XIII de l'édition du Seuil<sup>7</sup>, qui réexaminent le cas du petit Hans, en son temps présenté par Freud, et qui feront ici plus particulièrement l'objet de cette section. Ces chapitres XII et XIII<sup>8</sup> traitent successivement de la relation de l'enfant à la mère imaginaire (phallus imaginaire) et au père réel (complexe de castration), puis de la relation de l'enfant au père symbolique (complexe d'Œdipe). Ces chapitres sont ainsi un bon témoin de la position de Lacan vis-à-vis du complexe d'Œdipe en 1957 et montrent, déjà, la façon dont il se détache de la position freudienne quant à la construction de la masculinité et de la féminité, quant à la castration également.

Ces chapitres, centrés sur le sujet masculin, s'efforcent de clarifier la question de la castration, perçue comme essentielle pour parvenir à la « maturité génitale ». Lacan reprend ainsi les différents temps du « drame de l'Œdipe », insistant sur le passage du stade prégénital au stade œdipien. La question est de savoir comment la castration s'inscrit dans le développement du sujet, « dans la réalisation génitale<sup>9</sup> » – à comprendre dans le devenir hétérosexuel du petit garçon, ici Lacan ne se démarque pas de la pensée freudienne quant à la visée de l'Œdipe.

Retour donc sur la « situation fondamentale qui prévaut quant au phallus dans la relation précœdipienne de l'enfant à la mère<sup>10</sup> ». Au commencement, la mère existe, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait déjà un moi et un non-moi. Cette relation est indifférenciée, c'est-à-dire que l'enfant s'inclut lui-même dans la relation comme l'objet de l'amour de la mère. La mère est un objet symbolique et un objet d'amour. Dans la crise de la frustration, elle commence à devenir réelle : « La mère objet d'amour peut être à chaque instant la mère réelle pour autant qu'elle frustre cet amour<sup>11</sup>. »

Quelque chose s'articule peu à peu dans l'expérience de l'enfant, qui lui indique que, dans la présence de la mère à lui-même, il n'est pas seul : l'enfant réalise qu'il ne comble pas la mère systématiquement. C'est la découverte pour l'enfant de la mère phallique. Il est certes en concurrence avec d'autres éventuels enfants, mais également et surtout confronté au *Penisneid* de sa mère, et enfin à un ordre symbolique marqué par le phallus dans le monde social et légal.

C'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de celle-ci. Et lui-même se situe là dans différentes

positions par lesquelles il est amené à maintenir, c'est-à-dire à leurrer, ce désir de la mère par un ensemble d'activités séductrices, exhibition, etc. :

« L'enfant se présente à la mère comme lui offrant le phallus en lui-même, à des degrés et dans des positions diverses. Il peut s'identifier à la mère, s'identifier au phallus, s'identifier à la mère comme porteuse du phallus, ou se présenter comme porteur du phallus. [...] par où l'enfant atteste à la mère qu'il peut la combler, non seulement comme enfant, mais aussi quant au désir, et pour tout dire, quant à ce qui lui manque <sup>12</sup>. »

Cette position de leurre parvient à son terme lorsque le phallus, d'imaginaire, devient réel. Pour le petit Hans, « on ne parle que du phallus », et puis quelque chose change : « Son pénis commence à remuer et l'enfant commence à se masturber <sup>13</sup>. » L'enfant « est pris à son propre piège, dupe de son propre jeu, en proie à toutes les discordances, confronté à la béance immense qu'il y a entre satisfaire une image et avoir quelque chose de réel à présenter <sup>14</sup> ». À partir de là, toutes les manifestations du partenaire deviennent pour lui des sanctions de sa suffisance ou de son insuffisance. L'enfant se trouve dans la situation très particulière d'être livré entièrement à l'œil et au regard de l'Autre, dans « le désarroi de ne plus suffire ». La résolution vient de l'intervention du père réel qui permet la castration symbolique.

« Il s'agit que l'enfant assume le phallus en tant que signifiant, et d'une façon qui le fasse instrument de l'ordre symbolique des échanges, en tant qu'il préside à la constitution des lignées. Il s'agit en somme qu'il soit confronté à cet ordre qui fera de la fonction du père le pivot du drame <sup>15</sup>. »

Lacan montre comment le père remplit une fonction essentielle qui est celle de représenter le grand Autre pour l'enfant. Le phallus, « il s'agit de savoir où il est vraiment <sup>16</sup> ».

« L'enfant offre à sa mère l'objet imaginaire du phallus, pour lui donner sa satisfaction complète, et ce, sous forme de leurre. Or, l'exhibitionnisme du petit garçon devant la mère ne peut avoir son sens qu'à faire intervenir auprès de la mère le grand Autre, qui est en quelque sorte le témoin, celui qui voit l'ensemble de la situation. [...] Pour que l'Œdipe existe, c'est bien évidemment au niveau de cet Autre qu'il doit produire la présence d'un terme qui, jusque-là, n'était pas dans le jeu, à savoir quelqu'un qui, toujours et en toute circonstance, est en posture de jouer et de gagner <sup>17</sup>. »

Et il précise quelques lignes plus loin :

« Il y a quelqu'un qui peut répondre en tout état de cause, et qui répond qu'en tout cas le phallus, le vrai, le pénis réel, c'est lui qui l'a. C'est lui qui a l'atout maître, et qui le sait. Il s'introduit dans l'ordre symbolique comme un élément réel, inverse de la première position de la mère, symbolisée dans le réel par sa présence et son absence [...] Jusqu'alors l'objet à la fois était là et

n'était pas là. [...] Ce n'est qu'à partir du fait que, dans l'expérience œdipienne essentielle, il est privé de l'objet par celui qui l'a, qui sait qu'il l'a, qui l'a en tout occasion, que l'enfant peut concevoir que ce même objet symbolique lui sera un jour donné <sup>18</sup>. »

Et c'est ainsi que Lacan lie castration et assomption de l'hétérosexualité masculine.

« En d'autres termes, l'assomption du signe même de la position virile, de l'hétérosexualité masculine, implique la castration à son départ. [...] Précisément parce que le mâle, tout au contraire de la position féminine, possède parfaitement un appendice naturel, qu'il détient le pénis comme appartenance, il faut qu'il le tienne de quelqu'un d'autre, dans cette relation à ce qui est le réel dans le symbolique – celui qui est vraiment le père <sup>19</sup>. »

À l'inverse de Freud, Lacan décrit l'Œdipe du petit garçon comme plus difficile que celui de la petite fille. Selon lui, la petite fille a approché et situé le phallus dans l'au-delà de la mère, à travers la découverte progressive qu'elle fait de l'insatisfaction foncière qu'éprouve la mère dans sa relation avec l'enfant. S'opère alors un glissement du phallus imaginaire (désir du phallus chez la mère, perception du manque du phallus chez la mère par l'enfant) au phallus réel (celui du père) : « C'est en tant qu'elle ne l'a pas comme appartenance, c'est même en tant qu'elle y renonce nettement sur ce plan, qu'elle pourra l'avoir comme don du père <sup>20</sup>. » La fixation se fait sur le père, porteur du pénis réel <sup>21</sup>, comme celui qui peut donner réellement l'enfant, et c'est en cela que l'Œdipe, en tant que « chemin d'intégration dans la position hétérosexuelle typique, est beaucoup plus simple pour la femme <sup>22</sup> ».

Les éléments de présentation de la castration et de l'Œdipe par Lacan sont, on le voit, très proches de la pensée freudienne et sont convergents avec les principaux éléments de conclusion évoqués plus haut. La différence sexuelle est posée comme un postulat de départ, et s'articule autour de la présence ou de l'absence du phallus. Par ailleurs, l'Œdipe vise à produire un choix d'objet hétérosexuel, et de façon telle qu'il se situe correctement par rapport à la fonction du père.

La nouveauté radicale est que, on l'a noté en introduction de cette sous-partie, Lacan prend néanmoins bien soin de distinguer pénis de phallus, pour qualifier le caractère symbolique de cette présence ou absence. Néanmoins, si, comme Lacan l'affirme à plusieurs reprises, le phallus n'est qu'un signifiant et n'est en aucun cas attaché au pénis au sens anatomique du terme, pourquoi utiliser ce terme de phallus ? Comment ce terme de phallus s'articule-t-il avec le pénis ? Dans quelle mesure Lacan prend-il en compte l'ordre symbolique au sens social ou anthropologique du terme (comme Karen Horney le fait) ? Il me semble qu'il y répond dans ce

séminaire : « Il y a encore un entourage beaucoup plus important, à savoir le milieu légal, l'ordre symbolique. Ce sont les particularités de l'ordre symbolique, je l'ai souligné au passage, qui donnent par exemple sa prévalence à cet élément de l'imaginaire qui s'appelle le phallus<sup>23</sup>. » Est-ce à dire que la prévalence du phallus comme signifiant et l'absence de signifiant pour le sexe féminin sont à lier avec cet ordre symbolique analysé par les anthropologues ? Ce n'est pas complètement clair.

Lacan semble ainsi justifier la plus grande simplicité de l'Œdipe féminin en rappelant le caractère essentiellement androcentrique ou patrocentrique du complexe d'Œdipe : la découverte freudienne, articulée avec des considérations sociales et historiques montrant la dissymétrie homme-femme, et qui permet, elle, d'« analyser l'expérience subjective », montre ainsi que la femme est, d'un point de vue de l'ordre symbolique, subordonnée. Lacan explique ainsi que la femme part d'une position d'amour pour le père, cet objet d'amour devenant ensuite celui qui est l'objet de satisfaction, l'objet de la relation naturelle de l'enfantement, d'abord le père (fantasmatiquement) puis l'homme dont elle aura un enfant<sup>24</sup>. Ainsi, « cette attente de ce qui dès lors n'est plus pour elle que ce qui doit lui être donné, la met dans une dépendance très particulière, qui fait naître paradoxalement à un moment donné, des fixations proprement narcissiques. Elle est en fait l'être le plus intolérant à une certaine frustration. »

Ce qui interroge, c'est finalement le peu d'interrogation de Lacan sur ces éléments de subordination de la femme à l'homme, et le caractère un peu tautologique de la démonstration psychanalytique. L'ordre symbolique est invoqué, sans qu'il soit véritablement explicité, pour produire une théorie, le complexe d'Œdipe. En retour, l'Œdipe est présenté comme la voie du maintien de cet ordre symbolique dans l'expérience subjective : production d'hétérosexualité et de domination masculine.

Une autre différence importante d'avec la théorie freudienne réside dans le rôle attribué au père. Si Lacan, comme Freud, évoque le rôle fondamental du père dans l'Œdipe et la traversée du complexe de castration, la différence fondamentale avec Freud tient au fait que le père dont il s'agit est le père symbolique, dont Lacan dit qu'« il n'est pas impensable de se dire que, finalement, jamais personne ne l'a vraiment été complètement ». Le père réel tient ainsi lieu de père symbolique pour sortir l'enfant de la relation spéculaire, imaginaire à la mère, pour ce temps important de passage de la castration et de constitution de la loi.

Lacan a pris soin de rappeler en 1962 dans « La question préliminaire<sup>25</sup> » que l'ensemble de son texte évoquait non pas l'Œdipe mais la

« métaphore paternelle ». Le père a la fonction de métaphore par où tient le symbolique : il s'agira de se passer du « père », de son ordre ou de sa loi, « à condition de savoir s'en servir ». Lacan prend ses distances avec Freud. L'Œdipe ne « sert à rien aux psychanalystes », et le « pire » c'est qu'il « est contraire à l'expérience clinique <sup>26</sup> ». Dix ans plus tard, Lacan n'hésitera pas à renvoyer la notion de « père primitif » à la névrose de Freud. La problématique du père, c'est surtout celle de Freud ! « Ce fut pour lui le problème central, le point fécond à partir duquel sa recherche est véritablement orientée <sup>27</sup>. »

Pour résumer, Lacan développe en effet une approche hétérosexuelle du développement du petit garçon, et de la petite fille, fondée par ailleurs sur un ordre inégalitaire et une domination masculine. Mais l'introduction du symbolique, de l'imaginaire et du réel vient ouvrir une conception du phallus qui se détache du pénis réel et que Lacan va par la suite développer pour se dégager de cette vision binaire calquée sur l'anatomie.

### Au-delà de la différence sexuelle ? Le rapport à la jouissance

La position de Lacan va ainsi évoluer, comme l'ensemble de son enseignement. À la suite de sa relecture de Freud dans *La Relation d'objet*, Lacan développe plus avant sa théorie de la différence sexuelle, en particulier dans le séminaire *Encore*, qu'il dispensa en 1972 et 1973. C'est à ce séminaire que nous référons dans cette section, et en particulier au chapitre VII (leçon du 13 mars 1973). Dans ce séminaire, Lacan se propose d'« arriver à faire sortir du nouveau sur la sexualité féminine <sup>28</sup> ».

Comme nous l'avons présenté dans la section précédente consacrée au séminaire *La Relation d'objet*, Lacan a d'abord relu Freud, développant à sa suite le concept d'une sexualité exclusivement phallogénétique dans le langage de l'inconscient, insistant sur la notion de phallus symbolique, et se démarquant tant bien que mal d'une approche anatomique, mais la différenciation d'avec Freud était limitée, et donc la critique pointant l'ignorance de la sexualité féminine en dehors du phallus tout autant applicable au Lacan de 1957 qu'au Freud de 1932.

Dans *Encore* – et peut-être sous l'effet stimulant et/ou déstabilisant de la parution de *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari en 1972 –, Lacan souhaite ainsi proposer une théorisation de la jouissance féminine qui aille au-delà de Freud, c'est-à-dire, pour résumer, sortir de l'Œdipe comme moyen et fin, et dessiner une issue à l'impasse que la castration représente tant pour l'homme que pour la femme.

Il s'agit par ailleurs de se dégager plus clairement encore de l'articulation entre anatomie et différence sexuelle (c'est-à-dire de l'équivalence entre présence ou absence de pénis/phallus et homme et femme) pour se focaliser sur une théorisation plus générale de la jouissance, et du rapport masculin ou féminin qu'un sujet peut y avoir, de par son rapport au langage. C'est enfin aussi une façon pour Lacan d'évoquer le non-rapport sexuel, c'est-à-dire de s'inscrire en faux d'une vision complémentaire de l'homme et de la femme, nous y reviendrons.

Les fondements de départ sont les mêmes. Lacan développe, comme Freud, l'idée, étayée par la clinique, selon laquelle l'inconscient exclut de son savoir le sexe féminin, selon laquelle le langage de l'inconscient n'a pas de signifiant pour le sexe féminin. Pour Freud comme pour Lacan, il n'y a qu'un seul symbole dans l'inconscient pour présenter le sexuel des deux sexes, le phallus. C'est ce que Freud désignait, en 1923, en termes de « primat du phallus <sup>29</sup> » pour les deux sexes : cela vaut pour tout sujet, qu'il soit fille ou garçon du point de vue de l'anatomie. Lacan plus précisément propose de penser la logique du désir d'un sujet comme logique du signifiant. Elle s'appuie sur la fonction symbolique et universelle du phallus symbolique ( $\Phi$ ). Ce dernier vaut comme signifiant du désir et comme signifiant de la castration. Lacan le mathématise dans ses formules sous forme de fonction phallique ( $\Phi x$ ).

Pour rendre compte du processus de sexuation opérant chez tout sujet divisé ( $S$ ), en tant que *parlêtre* soumis à la castration, Lacan propose un tableau de la sexuation assez difficile d'accès, qu'il commente en particulier dans le chapitre VII.

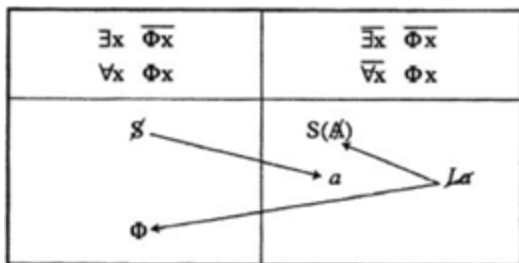


Tableau de la sexuation <sup>30</sup>

Ce tableau de la sexuation permet de positionner le rapport de chacun, qu'il se dise homme ou femme, à la jouissance, sans catégoriser les sexes, mais bien les modes de rapport à la jouissance.



La sexuation, ici, constitue l'aboutissement d'une identification qui amène tout sujet parlant, quel qu'il soit, à assumer une identité sexuée, masculine ou féminine. Lacan écrit : « Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre », laissant à penser que le processus de sexuation amène à se ranger dans l'une ou l'autre partie de ce tableau à deux étages, d'une façon exclusive. Pourvu ou non d'attributs masculins par le déterminisme génétique, tout être parlant fait ainsi le choix (inconscient) de se positionner d'un côté ou de l'autre du tableau. Le caractère exclusif de ce choix ne me semble néanmoins pas aller de soi, et j'y reviendrai dans la suite de cette section.

Par ailleurs, Lacan évoque bien ce positionnement relativement à la façon que chacun.e a d'« habiter le langage » : aucun naturalisme ni essentialisme ici, le positionnement vis-à-vis du sexuel et de la jouissance est produit par et avec le langage – une piste de rapprochement avec la question de la performativité.

Pour entrer dans les détails de ce processus de sexuation, voyons comment Lacan lui-même l'analyse et le commente. Ici, la partie gauche, consacrée à la jouissance phallique :

« La ligne inférieure,  $\forall x \Phi x$ , indique que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un  $x$  par quoi la fonction  $\Phi x$  est niée,  $\exists x \overline{\Phi x}$  [...] C'est là ce qu'on appelle la fonction du père, d'où procède par la négation la proposition  $\Phi x$  barré, ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée par la castration au rapport sexuel <sup>31</sup>. »

Lacan reprend ici les éléments freudiens relatifs à la fonction phallique et à la castration. Tout homme est soumis à la castration, au prix d'une exception qui y échappe et qui l'instaure, ce qui renvoie au père de la horde primitive évoqué par Freud dans *Totem et tabou*. À cette universalité de la castration, il y a donc « une borne, celle du phallus qui indique qu'il y a une jouissance interdite, qui fonde comme expression universelle l'« Homme » et subordonne les hommes à la seule jouissance phallique <sup>32</sup> ».

Lacan introduit ensuite ainsi la partie droite du tableau, où se situe « l'inscription de la part femme des êtres parlants <sup>33</sup> » :

« À tout être parlant, [...] il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité – attributs qui restent à déterminer – de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans le  $\Phi x$  ou bien de n'en pas être <sup>34</sup>. »

Aucune des deux formules inscrites dans cette partie du tableau ne traduit une universalité possible. C'est ce que Lacan qualifie de logique du

*pas-tout*. D'une part,  $\exists x \bar{\Phi}x$  : il n'existe pas un sujet féminin qui fasse exception à la fonction phallique, ce qui indique que, *a contrario* des hommes, il n'y a pas de limite à leur jouissance. D'autre part, les « femmes », au sens du sujet inscrit côté féminin de la sexualité, « ne sont *pas-toutes* soumises à la castration ( $\forall x \Phi x$ ), c'est-à-dire qu'elles le sont de façon contingente, ce qui ne veut pas dire qu'elles n'y soient pas soumises du tout. Elles relèvent d'une division concernant leur rapport à la jouissance, puisqu'elles sont à la fois sous le joug de la jouissance phallique véhiculée par les signifiants et d'une jouissance Autre, supplémentaire <sup>35</sup> ».

Ainsi, ce que Lacan propose par son concept de jouissance *pas-toute* est de caractériser ce qui excède au monde de l'Un, ordonné autour du phallus. S'il n'y a pas, dans l'inconscient, de signifiant pour le sexe féminin, il n'en reste pas moins que le féminin y pose la question de ce qui échappe au registre du signifiant, ce que Lacan appelle l'Autre en opposition à l'Un. Cette jouissance *pas-toute* est la jouissance non point complémentaire mais supplémentaire, que Lacan désigne comme spécifiquement féminine. Notons de nouveau qu'il ne propose pas par là une vision essentialiste de la féminité ou de la femme : il propose ici de caractériser un positionnement de chacun, vis-à-vis de la jouissance, qu'il désigne de masculin (phallique) ou de féminin (*pas-tout*), étant entendu que tout sujet, de genre masculin ou féminin, fait le choix (inconscient) de se positionner de l'un ou l'autre côté du tableau.

La partie inférieure du schéma tente de penser les rapports entre les sexes. Elle concerne moins le propos qui est le nôtre ici, mais arrêtons-nous néanmoins quelques instants. Pour Lacan qui a lu Freud, le fait que l'inconscient soit phallocentré barre la possibilité d'un rapport entre les sexes. La conséquence – intéressante – du primat du phallus dans l'ordre du langage, et que Lacan souligne, c'est que cela remet en cause une conception de la différence sexuelle en termes de complémentarité entre l'homme et la femme (telle que développée notamment par Ernest Jones), ainsi qu'une vision essentialiste de l'homme et de la femme. Claude-Noële Pickmann écrit :

« Que l'inconscient soit phallocentré fait obstacle à ce qu'il existe un rapport entre les sexes. C'est à cette absence de complémentarité entre les sexes que se rapporte, *in fine*, le défaut de jouissance inhérent à la sexualité humaine. Le centrément du savoir inconscient sur le phallus est donc strictement corrélatif de ce que le sexe féminin en soit, comme tel, rejeté. On remarquera alors que le phallus n'est pas tant le sexe masculin que la fonction qui se met en place là où le rapport entre les sexes ne peut pas s'écrire. À ce titre, c'est le signifiant du sexe et sa fonction est de suppléance, il supplée au rapport entre les sexes qu'il n'y a pas <sup>36</sup>. »

Ce que Lacan avance donc dans ce tableau sous un formalisme mathématique, comme il le fait depuis quelques années et notamment dans le *Séminaire XVI*<sup>37</sup>, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Louis Sciarra commente ainsi la deuxième ligne du tableau :

« Pour ce qui concerne la position sexuée masculine, le sujet divisé (S) n'atteint sa partenaire sexuelle qui est l'Autre que par l'objet a qui cause son désir. Autrement dit, il n'a affaire qu'à son fantasme (S  $\diamond$  a). Quant à la position sexuée féminine, elle est plus complexe. La femme n'existe pas, ce qui aboutit à une dualité de jouissance. Le signifiant du manque dans l'Autre (S(A)) marque le trou dans l'Autre par défaut de signifiant (le langage a toujours ses incomplétudes) et peut aussi ramener au phallus qui en est un des aspects ; il véhicule un pôle typique de la jouissance féminine liant une femme à la question du manque en tant que tel, la livrant à la jouissance de l'Autre. La flèche du bas à droite montre que, dans la rencontre sexuée avec un homme, elle ne croise pas le sujet (S), elle n'a de rapport qu'avec le phallus symbolique<sup>38</sup>. »

Que retenir *in fine* de la théorie lacanienne de la différence sexuelle en 1973 ? En premier lieu, le piège de ce tableau, et il est facile d'y tomber, c'est de placer homme et femme de part et d'autre de la division verticale, comme on le voit dans nombre des commentaires faits par des psychanalystes, c'est-à-dire de confondre masculin/féminin et identité d'homme ou de femme. Ce que Lacan dit et répète pourtant, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui permette de savoir ce qu'est un homme, ce qu'est une femme<sup>39</sup>. Il écrit ainsi pour commenter la division verticale de son tableau : « Au-dessous, sous la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles<sup>40</sup> [...] ». »

Dans ce tableau, Lacan propose ainsi de clarifier comment chacune s'identifie du côté masculin ou féminin, du point de vue de la jouissance, mais pas seulement. Il propose aussi d'identifier ce qui échappe à la fonction phallique. Une autre conséquence intéressante du *pas-tout* est ainsi que cela tend à rompre avec l'universel au profit du un par un. Lacan :

« L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. En effet, la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités, bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué, exige cette une par une<sup>41</sup>. »

Le *pas-tout* propose une jouissance au-delà du phallique, ce qui ouvre grand la porte à un au-delà de l'universel, à comprendre comme un au-delà du conformisme. La jouissance pas-toute est une jouissance singulière qui se détache du phallique sans se constituer en un autre universel : chacune

dans la jouissance *pas-toute* « a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que, comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre <sup>42</sup> ».

Ensuite, on l'a dit plus haut, Lacan écrit dans *Encore* : « Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre », semblant évoquer ainsi un choix exclusif, un nécessaire positionnement singulier. Néanmoins, une lecture plus approfondie nous montre que la position dite féminine est supplémentaire, c'est-à-dire qu'elle ajoute, à la fonction phallique partagée par tous, la fonction du *pas-tout*.

La fonction phallique est ce à partir de quoi chacun.e adopte un mode de jouissance et s'inscrit ainsi soit dans la fonction phallique, soit dans la fonction *pas-toute*.

« La différence entre les sexes vient du mode que chacun choisit pour s'y inscrire. [...] Dire "oui" à la fonction phallique, on peut le dire en tant que tout, un "oui" tout dans la fonction, un "oui" total pour ceux qui sont dits homme, ou en tant que pas-tout dans la fonction, un "oui" mais pas seulement, pour la partie femme. Là est le choix de l'être sexué <sup>43</sup>. »

À la lecture de Lacan et de ses commentateurs, on perçoit la jouissance *pas-toute* comme une solution à la jouissance phallique se présentant sous forme d'impasse tant pour ledit homme que pour ladite femme. Il y aurait donc un choix inconscient fait par le sujet quant à son mode de jouissance, choix qui serait susceptible d'être multiple, incluant la jouissance *pas-toute* <sup>44</sup>.

Enfin, il y a en effet la question du choix. Lacan énonce que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même <sup>45</sup> », c'est-à-dire qu'il a le choix du sexe. Il dit également, dans son séminaire *Les Noms du père*, que « tout le monde sait qu'il a le choix <sup>46</sup> », sous-entendu de sa sexualité. Énoncé étonnant pour le moins. Ce qui en tout cas ne fait aucun doute, « c'est la liberté que l'être sexué a dans le choix de ses modalités de jouissance <sup>47</sup> ». La thèse du choix chez Lacan va évidemment contre celle de Freud, pour qui l'anatomie était le destin, mais aussi « contre la fonction normative de l'Œdipe dans l'assomption des sexes et de façon générale contre toutes les normes qui président à la comédie des sexes dans le social <sup>48</sup> ». Lacan renvoie ainsi au choix (inconscient) du sujet pour mettre en évidence la singularité des modes de jouissance. « L'accent se trouve ainsi porté non plus tant sur la norme sexuelle, comme dans l'Œdipe, que sur le caractère nécessairement symptomatique de toute sexualité <sup>49</sup>. »

*Mots-clés : différence sexuelle, relation d'objet, Encore.*

\* ↑ Texte issu du cartel « *Séminaire IV. La Relation d'objet*, de J. Lacan », à Narbonne, avril 2018.

1. ↑ S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe » (1923), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 121.

2. ↑ S. Aparicio, « Les signifiants freudiens de la féminité », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 6, mars 2008, p. 147-156.

3. ↑ M. Hatzfeld, « La différence des sexes : quelle différence ? Retour sur la phase phallique dans *La Relation d'Objet* », *Essaim*, n° 26, Toulouse, Ères, 2011, p. 137-152.

4. ↑ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 266 ; *GW XVI*, p. 99.

5. ↑ P.-H. Castel, *La Métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, 2003, p. 551.

6. ↑ D. Fuss, « Freud's Fallen Women: Identification, Desire, and "A Case of Homosexuality in a Woman" », *The Yale Journal of Criticism*, New Haven, vol. 6, n° 1, 1993.

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet (1956-1957)*, Paris, Le Seuil, 1998.

8. ↑ Chapitres correspondant aux séances des 6 et 13 mars 1957 et qu'il est bon d'intervertir à la lecture comme le suggère Patrick Valas dans sa retranscription ([http://www.valas.fr/IMG/pdf/S4\\_LA\\_RELATION.pdf](http://www.valas.fr/IMG/pdf/S4_LA_RELATION.pdf)), l'articulation logique étant bien plus évidente.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 219.

10. ↑ *Ibid.*, p. 223.

11. ↑ *Ibid.*

12. ↑ *Ibid.*, p. 224-225.

13. ↑ *Ibid.*, p. 225.

14. ↑ *Ibid.*, p. 226.

15. ↑ *Ibid.*, p. 200.

16. ↑ *Ibid.*, p. 206.

17. ↑ *Ibid.*, p. 208.

18. ↑ *Ibid.*, p. 209.

19. ↑ *Ibid.*

20. ↑ *Ibid.*, p. 202-203.

21. ↑ On note ici que Lacan utilise encore les termes pénis et phallus sans véritable rigueur dans la distinction. Ici, il aurait été sans doute heureux d'utiliser phallus. Est-ce que le terme heureux convient ?

22. ↑ *Ibid.*, p. 203.

23. ↑ *Ibid.*, p. 200.

24. ↑ Cela est concordant avec les éléments développés en effet dans la conférence de Freud de 1931 : du point de vue strictement sexuel, de jouissance n'est possible qu'une jouissance issue du côté avec l'homme – la masturbation clitoridienne est une « fausse » jouissance infantile.

25. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 531-583.
26. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse (1962-1963)*, Paris, Le Seuil, cité dans G. Deleuze et F. Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 389.
27. ↑ F. Gabarron-Garcia, « Pensée magique et inconscient réel : jouissance et politique dans la psychanalyse chez Lacan et chez Deleuze/Guattari », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 85, n° 1, 2012, p. 103-120.
28. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1975, p. 54.
29. ↑ S. Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La Vie sexuelle*, Paris, *puv*, 2010, p. 114.
30. ↑ Source : J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*
31. ↑ *Ibid.*, p. 100-101.
32. ↑ L. Sciarra, « Annexe III. Formules de la sexuation », dans L. Sciarra (sous la dir. de), *Banlieues. Pointe avancée de la clinique contemporaine*, Toulouse, Érès, 2011, p. 315-317.
33. ↑ On note que c'est « la part femme » et non plus la femme, l'homme, avec inscription obligatoire d'un côté ou de l'autre : peut-on être multiple pour Lacan ? Retour sur cela dans la dernière partie.
34. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 101.
35. ↑ L. Sciarra, « Annexe III. Formules de la sexuation », art. cit., p. 316.
36. ↑ C.-N. Pickmann, « D'une féminité pas toute », *La Clinique lacanienne*, vol. 2, n° 11, 2006, p. 43-63.
37. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre (1968-1969)*, Paris, Le Seuil, 2006, leçon du 12 mars 1969.
38. ↑ L. Sciarra, « Annexe III. Formules de la sexuation », art. cit., p. 317.
39. ↑ J.-C. Coste, intervention orale au ccpsd de l'unité de Narbonne, séance du 15 mars 2018, non publiée.
40. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 100.
41. ↑ *Ibid.*, p. 18.
42. ↑ *Ibid.*, p. 102.
43. ↑ *Ibid.*, p. 104.
44. ↑ Jouissance dont, néanmoins, on a encore le plus grand mal à cerner les contours, certes parce qu'elle est hors langage, mais aussi parce qu'on a l'impression qu'elle constitue le grand fourre-tout de ce que l'on ne parvient pas à caractériser. Le continent noir freudien n'est pas très loin.
45. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Les Noms du père*, séance (unique) du 20 novembre 1963, inédit, <http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psych/psyssem/nondup/nomsdup.htm> Pour information, il existe une édition de ce texte de 1963 dans le livre : *Des noms-du-père*, Paris, Le Seuil, janvier 2005...
46. ↑ *Ibid.*
47. ↑ P. Barillot, « De quels autres l'être sexué s'autorise-t-il ? », *Champ lacanien*, vol. 2, n° 17, 2015, p. 39-40.
48. ↑ *Ibid.*, p. 41.
49. ↑ C.-N. Pickmann, « D'une féminité pas toute », art. cit., p. 57.